L’envers du métro

Les rayons dorés qui perçaient vigoureusement l’embrasure des rideaux, atteignaient presque le visage d’Aline. Ils l'houspillaient impatiemment, inquiets de la voir éteindre successivement tant de réveils. Contrainte et forcée, la jeune femme finit par se lever d’un bon, en titubant les yeux mi-clos jusqu'à la salle de bain. Une douche militairement expédiée, une vague d’eyeliner pour châtier son regard embué et voilà qu’il ne lui restait que deux minutes. Tout juste le temps de relever ses cheveux et d'ajuster précautionneusement chaque barrette autour de ce chignon serré, que personne n’avait jamais admiré en l’état. Puis, la course du jour débuta. Empoignant son sac à la hâte, elle se retrouva, quelques instants plus tard, mèches volages au vent, sur le quai du métro. Une correspondance plus tard, l’estomac criant famine, elle s'assit au fond du quai, à l’écart de la foule trépignante. Elle eut à peine le temps de dégainer son déjeuner qu’elle sentit une ombre la frôler. Elle n’avait pas encore levé le nez qu’une voix venue d’en haut s’adressa à elle.

- Tu aurais une petite pièce pour moi mademoiselle ?
- La bouche pleine, elle refusa d’un léger signe de tête.
- Un QR code peut-être ?
- Prise de cours, elle répondit mécaniquement :
- Non, désolé…

Alors qu’elle feignait de paraître absorbée par ses victuailles pour masquer sa gêne, l’homme, loin de se décourager, ne lui en tint pas rigueur et poursuivi :

Il est à quoi ton sandwich? Jambon, poulet ?

Méfiante qu’il quémande une bouchée, elle esquissa un regard oblique, avant de répondre d’un ton las, comme pour le décourager :

- Poulet.
- Moi aussi j’aime le poulet, déclara-t-il avec enthousiasme.
- Zut, pensa-t-elle.
- Et en plus ça ne fait pas grossir, surenchérit le mendiant.

Sans attendre, il attrapa son ventre et singea une généreuse bedaine imaginaire.

- J’étais gros comme ça avant ! déclara-il avec une étrange assurance.
- Puis j’ai arrêté l’alcool. Ca fait maintenant vingt-et-un mois et treize jours. J’ai fondu.

Elle se tourna vers lui, le considérant davantage et le félicita, honnêtement, à plusieurs reprises.
C’est alors que le vent s'engouffra sur le quai et que le métro assourdissant, qu’elle avait à l’instant presque oublié, s'avança.

Elle s'y installa, songeuse. Soudain, l’homme, qui traversait les wagons un par un en appelant à la générosité des passagers, parvint à sa hauteur. Sans un mot, il lui adressa un “check” complice, avant de reprendre sa quête laborieuse.
Les semaines s'enchaînèrent, réglées par les horaires de bureau, les mêmes métros. Jusqu’à ce qu’un jour, épuisée par une longue journée de travail mais ravie d’avoir trouvé une place assise dans la rame bondée, elle fut surprise une seconde fois par le nécessiteux. Alors qu’elle était absorbée par ses pensées, il la tira brusquement de sa léthargie, en plaçant son visage bien trop près, face au sien. Si bien qu’elle n’eut d’autres choix que de le reconnaître, lui et son intrusivité joyeuse.

- Z’auriez une pièce madame, lâcha-il l’air intrigué ?

Décontenancée, elle reprit trop lentement ses esprits. Il ne se répéta pas une troisième fois et partit souhaiter la bonne journée au reste de la rame. Elle l’observa, de dos. Bien qu’il ait l’air habillé par, quoi que pour la rue, il avait une certaine allure. Pantalon marron soigneusement rapiécé, assorti à une surchemise verte à carreaux, dans laquelle il flottait fièrement. Rapidement, sa silhouette et sa voix disparurent, étouffées par l’air moite et la foule.
Quelques jours plus tard, elle devina une fois de plus son timbre chantant qui s'annonçait à chaque passager personnellement.
Elle se surprit à se réjouir de voir qu’il maintenait sa sobriété. Piquée par la curiosité depuis leur première rencontre, elle l’arpona discrètement. Une fois à sa hauteur, elle lui chuchota :

- Excusez-moi, je ne sais pas si vous vous souvenez de moi ? Nous avions discuté sur un quai il y a plusieurs semaines.
- L’homme sourit, mais son expression faciale n’offrit aucune réponse certaine.
- J’aurais voulu discuter avec vous. Est-ce que je peux vous proposer un café au prochain arrêt ? Si c' est possible pour vous ? Enfin, combien est-ce que vous récupérer à l’heure ? Sans vouloir être indiscrète. Je peux vous donner le montant, bégaya-t-elle.

- Tu veux discuter ? Avec plaisir ! Ça n'est pas pour me draguer quand même, lança-t-il en affichant un sourire malicieux.
- Non non, je sais que ma démarche est impromptue et particulière. C'est vraiment très gentil à vous d'accepter !
- Ne t'ennuies pas, ca sera avec plaisir. Juste un café et si je peux, quelque chose à manger, ça serait vraiment sympa.
- Vendu !
- Et à condition que tu me dises "tu" aussi, parce que je ne suis ni vieux ni riche moi.

Elle sourit et ajouta :

- D'accord, moi c'est Aline.

Sans traîner il lui répondit :

- Martin. Alors tu veux qu'on cause de quoi ?

En les dirigeant vers le distributeur du quai, elle bredouilla :

- Je me souviens que vous avez arrêté l'alcool.
- Totalement, insista-t-il.
- Je suis vraiment admirative ! Je sais que c'est certainement personnel mais j'aurais voulu vous demander … Comment y êtes-vous parvenu ?

Ah rien que ça, s'enorgueillit Martin.

Après avoir longuement fait le tour des institutions et hôpitaux qui l'avait accueilli, sans oublier les travailleurs sociaux qui l'avaient pour ainsi dire extirpés de la rue, il pris du recul et s'exclama :

- Mais pourquoi tu me poses toutes ces questions ?
- Heu …
- Tu veux aider quelqu'un c'est ça? Ton père, ton frère ? T'es psy? ajouta-t-il en riant.
- Et bien, je n'ai pas de frère, mais c'est vrai que mon père fume énormément, depuis toujours. A vrai dire, je n'ose pas lui en parler. Enfin, j'ai essayé indirectement mais il me répond systématiquement avec une agressivité farouche ou des sarcasmes grinçants. Je trouve qu'il s'éloigne un peu plus à chaque tentative. Pour préserver sa liberté, il le paye de sa solitude. qui sait, peut-être que ça l'arrange.
- Ça doit être dûr pour lui tu sais…

- Je sais, je ne le juge pas. Je voudrais qu'il sente que je respecte ce qu'il vit. Mais malgré tout je l'entends tousser depuis des années et je suis morte de trouille à l'idée de le perdre. Je me sens si impuissante. Au point qu'il m'est arrivé d'être déçue parfois. Déçu que lui ne prenne pas la mesure de cette angoisse qui me dévore et qu'il laisse sa clope passer avant moi.
- Tu y vas fort, souligna Martin.
- C'est vrai, il m'arrive même d'être agacée, piquante, presque humiliante à ce sujet. J'en suis désolée. Pourtant je sais qu'il a tenté d'arrêter un jour, sans le dire. Je m'en suis rendue compte. Il était à cran. Mais il a repris tout de suite.
  Je voudrais tellement l'aider.
  Elle sentit son coeur cogner et les larmes déborder à ses yeux baissés.
- Ca n'est pas de ta faute tu sais, tenta de la réconforter Martin.
  Quelque part, c'est une expérience extrêmement personnelle, d'autant plus difficile à partager avec sa fille.
  Et puis, tu m'as l'air maligne mais ça reste difficile de comprendre ce que vit quelqu'un qui a des addictions.
  Voyant son regard réprobateur, il développa.
  -Toi, t'es classe, tu as certainement fait de longues études, tu dois avoir un bon boulot, un appart, un mec, je me trompe? C'est pas la même vie que nous.
  Muette, elle l'écouta, la gorge serrée. Puis sans réfléchir davantage, lâcha d'une voix irritée :
- Sauf que je peux comprendre en fait !

Elle se sentit tressaillir, se rendant compte qu'elle ne pourrait s'arrêter à cela.

- Toi ça se lit sur ton visage (elle venait en outre de remarquer la couperose autour de son nez).
- Charmant…
- Je veux dire, vu ta situation, tu as dû être fort stigmatisé, ça je ne peux effectivement que l'imaginer.
- Ah ça je te le confirme. L'alcoolo du coin, qu'on dégage d'un coup de talon avant même que j'ai ouvert la bouche. Comme s'il n'y avait personne derrière la bouteille.

Bien que désolée, Aline ne pu s'empêcher de le couper hâtivement :

- Moi, personne n'imagine ce que je traverse. Ça fait plus de quinze ans que je me bats, seule. J'aimerais dire (sans avoir à la faire) à mon père que je pourrais

comprendre le dédale complexe, le labyrinthe criblé d'obstacles qu'il traverse. Qu'on pourrait tous les deux s'en sortir, ensemble, mais j'en suis incapable. De son côté, il me répète sans cesse : "Ma fille, tu es intelligente, tu peux tout faire", tandis que son regard crie : "Arrête de te plaindre et bouge toi". Je sens bien qu'il me trouve inconstante, capricieuse, toujours en retard. Comme s'il avait l'impression que je ne mettais aucune bonne volonté pour lui simplifier la vie. Mais il a la chance ou la malchance, c'est selon, de vivre ses turpitudes au grand jour. Tandis que j'ai l'impression d'être prisonnière d'une double vie. Mes proches m'attendent de toutes les façons possibles. Ils ne comprennent pas où passe mon temps et mon énergie. Ils se lassent de mes excuses, de mes diversions. Et ça, c'est la double peine ! Etre punie alors que je suis moi-même empêchée. Par exemple, je suis dégoutée de ne plus pouvoir pratiquer de snorkeling avec mon père, alors que c'était notre passion commune depuis toujours. Mais en plus, je me retrouve punie de le décevoir. De me rendre compte qu'il pense que je refuse intentionnellement. Et la liste est longue. Je subis sans broncher le départ de nombreux amis, qui ont la certitude que je ne les considère plus assez.

- Et pourquoi est-ce que tu ne leur expliques pas la vérité ?, demanda Martin.
- Tu sais, j'ai tellement d'autres problèmes qu'ils en ont marre de m'entendre me plaindre. Ils me font déjà la morale par rapport à des broutilles, alors que je souffre majoritairement en silence. Et puis comment avouer qu'ils n'ont vu que le haut de l'iceberg et quelques-uns de ses débris?
  Mais surtout, j'ai tellement honte…
- Ah la honte qui devient une habitude. Qui nous fait taire, nous terre dans l'ombre, déclara théâtralement Martin.
- Franchement, après tant d'échecs, elle se nourrit d'elle-même, confirma Aline. Elle a fini par m'avaler, je crois. C'est devenu ma camisole.
  Comment pourrais-je en parler après tant d'années, franchement ? : Lever de rideau, j'ai trahi votre confiance en ne croyant pas en la vôtre ; vous ne me connaissez pas vraiment ; tadaaaam. Oui, oui, j'ai travesti la vérité pour mieux vous illusionner. Je me suis surveillée, bâillonnée, cachée pour ne rien laisser paraître. J'ai compensé pour rester dans vos bonnes grâces.
  Je n'ose imaginer leurs réactions.

Martin s'approcha et ajouta calmement :

- C'est déjà injuste de devoir traverser ça, mais alors seule en plus… Si tu as des amis comme toi, je suis sûr qu'ils comprendront.
  Et ceci dit, c'est vrai qu'on ne présumerait de rien te rencontrant !
  Tu as vraiment l'air d'une nana sympa, à qui tout réussi. Tant mieux qu'il y ait une partie préservée pour toi.
- A vrai dire je m'y perds moi-même. J'ai l'impression d'exister à la fois à travers ces deux personnes insolubles. Quoique dans leur interstice surtout. Sans parler des débris intimes, des stigmates et des sensations de ce que l'on vient de vivre seul, qui rougeoient encore sur la peau, qui flottent toujours dans le corps, aux yeux ignorants de tous.
- M'en parle pas, je peux te jurer qu'il tangue le métro sous douze degrés. Mais sans blague, tu n'es pas obligée de tout dire, tu ne dois rien à personne hein.

Cela laissa Aline pensive. Elle aurait au moins aimé être au clair avec elle-même, instiller un semblant de cohérence à sa petite personne. Parce qu'à force d'osciller entre l'envie d'arrêter, la haine de soi, la compassion, la fierté jusqu'à l'orgueil, la désinvolture, puis la panique, on ne sait plus trop qui nous regarde dans la glace.

- Plains-toi seulement ! Railla Martin, qui avait décidément toujours le mot pour rire. Moi je n'ai jamais eu de raisons de me contempler devant un miroir...
  M'enfin, c'est vrai que je ne me souviens même plus comment je me sentais avant l' alcool… Depuis que j'ai arrêté, c'est mieux. Mais je garde une vigilance amère quand même, les choses ne me goûtent plus vraiment pareil. Mais bon, j'suis en rééducation.

Intéressée, Aline tenta une question osée, en veillant à ne pas y mettre trop d'entrain, de peur de raviver des souvenirs trop alléchants.

- Et ça ne te manque pas le plaisir, enfin, ce que tu ressentais en buvant?
- Il y avait de ça, oui. Parfois j'avais l'impression que c'était la seule chose qui pouvait me réconforter, m'épanouir, me sentir pleinement libéré. C'était la bringue avec les gars aussi quoi. Mais tout ça, c'était surtout quand j'allais bien.

Quand je m'ennuyais juste, quand j'avais du mal à me mettre en action, ou que je soufflais après avoir charbonné.

- Par contre, quand la rue me mettait à terre, que j'étais stressé de courir faire la file au CPAS, au Samu, à l'épicerie sociale avant la fermeture, au point de dormir parfois devant pour être certain. En fin bref, j'étais souvent angoissé, déprimé, parce que franchement, il n'y avait pas de quoi se marrer tous les jours. Alors là, une bonne cinquante, quelques litrons de vin de table, là… c'était un carnage. Ah l'angoisse.

- Mais le pire, c'était l'habitude quoi, la routine.

Aline voyait parfaitement de quoi il parlait.

Elle se remémora leur première rencontre. En rentrant chez elle, elle avait réfléchi à la situation de Martin. Arrivée au pied de la porte d'entrée, l'image de son propre comportement redouté lui sauta au visage. Ses bras, ses mains se mirent à picoter. Elle n'eut aucun choix car cette pensée et ces sensations obsédantes l'avaient déjà propulsée dans l'escalier. Le souffle coupé, elle se rendit machinalement dans sa pièce préférée, la veste toujours sur le dos. De ses mains vagabondes et jamais dociles, elle s'employa à la tâche, comme un fardeau. Elle n'en avait en fait aucune envie et n'en tira aucune satisfaction. C'était le temps du vide. Des sensations sans échos, vues et revues.

- A quoi penses-tu ? demanda Martin.
- Il me faudrait un café aussi. Je t'en remets un?, proposa Aline en s'esquivant.
- Volontiers !

A son retour, Martin poursuivit.

- Après, les médecins m'ont parlé de l'ambivalence. Je voyais le truc mais j'étais perdu franchement. Parfois j'avais seulement envie de continuer à vivre comme ça, flemme. En acceptant de boire, tout en me débattant dans les moments difficiles. Puis le lendemain, après une cuite, j'avais à nouveau envie de lutter pour arrêter de boire, pour que ça cesse ou que j'avais peur d'avoir échappé à la mort. Mais arrêter, ca signifiait que j'allais aussi devoir gérer mon cafard et affronter cette putain de vie sans alcool, ah ! M'enfin bref, toujours lutter t'façon. Après avoir pensé à ça dix fois, j'ai fait le calcul et j'ai voulu tenter.

Je vois tout à fait ! rétorqua Aline.

- Mais, mon grand problème, c'est que j'ai l'impression de perdre totalement le contrôle. C'est aliénant. Vicieux. Parfois l'idée, l'envie, pointe le bout de son nez l'air de rien. J'ai beau négocier en mon fort intérieur, dans la douceur, l'euphorie, le désarroi et souvent la colère, je cède pratiquement à chaque fois.

Chaque épisode est unique. Il m'arrive parfois de culpabiliser dès le début et tout du long. Tandis qu'à d'autres moments, je peux minimiser l'enjeu et imaginer que je vais être capable de m'arrêter à temps. Je me complais ensuite dans les effets stimulants du vice, avant de perdre inlassablement le contrôle, sans même m'en être rendu compte. S'il arrive que j'en prenne conscience, expérience au combien anxiogène, je n'arrive pas pour autant à reprendre le dessus avant qu'il ne soit trop tard. Fréquemment, une certaine extase, en pleine conscience, des sensations que rien d'autre ne peut plus reproduire, enrobe la déception. D'autres fois, au contraire, sous le coup d'une émotion négative forte, un raccourci m'expédie directement vers la perte de contrôle, comme sur une foutue montagne russe où on ne peut qu'hurler, reprendre son souffle et lever les bras.

Aline fit une pause et s'étonna de ses observations fascinantes : une même expérience pouvait être vécue à tant de niveaux de conscience différents en un même instant. Le corps prostré, le souffle coupé. Le cerveau débranché ou en plein examen métacognitif. Le jugement porté, tellement influencé par les efforts fournis ou non pour empêcher ou enrayer le comportement au préalable et sur le moment. L'impact de l'état émotionnel qui amorce ou accueille l'envie ou le besoin.

Finalement, ça faisait parfois du bien, l'espace d'un moment hors du temps, de mettre en off l'esprit, comme s'il s'affalait dans un fauteuil après une laborieuse journée.

Elle s'arrêta à nouveau et se rendit compte que jour après jour, elle emboitait le pas de la veille, le désespoir toujours aux trousses. Sa voix se brisa de colère.

-Tant de temps perdu ! Et à quoi ? Rien ! Rien qui me fasse avancer, échanger, créer !

- Tu vois Aline, rétorqua-t-il en pointant le plafond.
- Le temps. C'est ça qui m'a décidé. La vie est courte, j'ai eu l'occasion de l'apprendre à mes dépends.

J’ai bien compris, ta notion de temps aussi a été distordue. Tu as l’impression de vivre intensément sur le moment. Tu suces chaque seconde jusqu’à la moelle en croyant que le sablier s’arrête. Mais les heures improductives filent. Et si tu regardes plus loin, ta vie n’est pas qu’en pause, elle recule. Tes projets s’éloignent et le temps coûte de plus en plus cher.

- Ça y est, tu vas me déclencher une crise d’angoisse, plaisanta Aline en serrant ses doigts autour de sa nuque.
- Tu vois, ça te parle, rétorqua Martin presque satisfait.
- Faut-il encore que je sois motivée au bon moment, geignit Aline.
  Et puis, j’ai beau mettre en place un arsenal d’astuces pour contrecarrer les situations à risque, ça ne maîtrise jamais assez les situations complexes qui me dépassent. Il y a toujours certains détails qui résistent et tout est foutu.

Même s’il m’arrive de reconnaître qu’il vaut mieux poursuivre à coup de petits pas, sans me mettre de pression, que de ne rien tenter du tout.

C’est clair ! Martin acquiesça et précisa :

- A vrai dire, j’ai bénéficié de beaucoup d'aides tu sais.

Je n’avais pas envie de dépendre des autres mais dans ces moments-là, j’ai vraiment eu besoin qu'ils interviennent.

Aline, qui se sentant désormais à l'aise face à martin, lui expliqua :

- Au fond, j’ai beaucoup de mal à trouver des spécialistes qui puissent me soutenir comme je le voudrais. Il paraît d’ailleurs que je n’ai pas d’addiction mais un TOC.

Ah? S’étonna Martin, la bouche grand ouverte.

- Mais moi, je ne suis pas d’accord ! C’est fréquent mais peu connu. Tu es prêt? Je te jure qu’il ne s’agit pas d’une insulte. Ça s'appelle la dermatillomanie et la trichotillomanie.... Tu t’imaginais quoi ?

Martin leva un sourcil.

Aline soupira.

- La route est longue. Mais, je te remercie du fond du coeur pour cette discussion surréaliste. Ça m'a fait du bien. Par contre, j'ai totalement oublié où je me trouvais, gloussa-t-elle.
- Merci à toi, pour une fois que ce n'est pas moi qui accoste quelqu'un. Et surtout, si je peux aider…

Ils reprirent le même métro, elle descendit avant lui. Il n'oublia jamais de lui faire un petit check clin d'oeil entendu lors de leurs rares retrouvailles matinales.